

Pourtant, à regarder de plus près ces morceaux du cadavre de l'ancien régime étalés devant moi, je devrais enfin saisir que tous ces mouvements d'époque ne sont en fait que les parties visibles d'une plus vaste transmutation qui depuis des millénaires change une forme en une autre, en une autre, en une autre, en une autre.

Pascal Dufaux, 10 janvier 2014

VESTIGES AUTOMATIQUES

COLIN LYONS

du 8 mars au 12 avril 2014

Lorsque je regarde le travail de Colin Lyons, *Automatic Ruins*, je vois littéralement exposé le cadavre de la révolution industrielle. Morceaux de machines décrépites ou pièces d'ingénierie en décomposition : ce spectacle est fascinant et obscène. Son obscénité provient de la corruption chimique et minérale qui brouille le contour de ce qui était auparavant net, mathématique, raisonné, élégant. Le temps des machines mécaniques achève. La beauté des engrenages est assujettie au travail corrosif du temps et de l'histoire. La machine fordienne du XIX^e siècle est désormais un corps démembré et méconnaissable. Cette dégradation s'apparente à la défiguration de chairs rongées par la vermine. C'est précisément ce spectacle qui est fascinant et obscène, car il évoque une mort annoncée – la mort par saturation du rejet industriel de notre civilisation. *Automatic Ruins* est une œuvre qui donne à voir le début de la fin de l'ère des machines à combustion

OBORO

4001, rue Berri, local 301, Montréal (Qc) H2L 4H2 | www.oboro.net

et de l'utopie tayloriste tout en annonçant l'épuisement éventuel du pétrole. Le spectacle de cette décrépitude nous captive. Depuis Georges Bataille, on le sait, l'idée de la mort est érotique. Il y a toujours une sorte d'excitation qui intervient dans l'inconscient à voir venir l'épuisement d'une puissance. Les pièces que Colin Lyons dispose dans la salle d'exposition d'OBORO sont en quelque sorte les détails d'un plus grand tableau, d'une plus grande œuvre : l'effondrement de Détroit.

La faillite incroyable à laquelle on assiste aujourd'hui d'une ville qui incarne la toute-puissance économique de la modernité américaine a des accents de tragédie grecque. La fatalité de l'histoire mêlée à la cupidité de la finance et aux prérogatives économiques de la mondialisation ont eu raison d'un système qui s'était pourtant imaginé comme le modèle de la ville du futur, un futur aussi beau qu'un moteur à essence ! Dans l'élan utopiste de son avènement, on a même fini par croire qu'un jour une *New-Detroit* pourrait être bâtie sur Mars ou sur la lune. Mais ce qui est formidablement libérateur pour nous qui sommes témoins en direct de cette ruine, c'est de comprendre qu'au-delà de l'angoisse ressentie devant le vertige d'une fin d'époque, aucune puissance n'est éternelle, aussi industrialisée, militarisée, ou idéologique soit-elle. La puissance est un corps, comme notre propre corps, soumis à l'action du temps et des éléments.

Dans ce jeu des acides que met en scène Colin Lyons, j'assiste paisiblement à l'im-perceptible, mais constante érosion des grands systèmes. À mes yeux, l'ultime beauté réside exactement ici, dans la prise de conscience de l'avancée constante du vent chimique

et matériel à l'œuvre dans le cosmos et dans nos corps sur le monde des idées et des théories. Devant le spectacle de la métamorphose en temps réel du sulfate de cuivre en sulfate de zinc, je perçois en accéléré – à l'échelle d'une exposition – l'œuvre du temps. En regardant attentivement chacune des pièces corrodées par l'acide que l'artiste étale ici et là, sur une scène de fer, comme une collection de singularités formelles, je pense aux vanités des tableaux flamands peintes alors pour nous rappeler l'éphémérité de toute chose sur Terre. Oui, l'existence humaine est éphémère, mais oh ! combien est précieux ce peu de temps que notre vie organique rend possible, cette conscience, cette imagination, ces désirs qui nous habitent et nous ouvrent au monde et aux autres. La fonction de ce que l'on appelait aux XVI^e et au XVII^e siècle les *vanitas* était d'appeler à l'humilité qu'il faut cultiver pour vivre notre vie humaine avec justesse. Le grand capital et le fanatisme religieux ont cela de commun qu'ils ignorent cet appel. Dans cette optique, l'exposition de ces objets-ruines prend toute sa pertinence. À leur vue je me rappelle que rien n'est permanent chez mon espèce, même le pire.

Derrière la mélancolie affichée d'*Automatic Ruins* surgit une autre réalité, celle de la transformation des processus et du cycle infini par lequel une forme ne se dissout jamais totalement : elle devient autre chose. Ainsi passons-nous du temps des machines concrètes à engrenages aux machines abstraites à puces. Nous substituons à Detroit la Silicon Valley. Nous sommes à l'heure d'un nouvel impérialisme, une utopie renouvelée qui s' imagine elle aussi en grande conquérante de toutes les dimensions de notre existence et de l'espace.